Receües le 2e. juillet 1769.

N° 6.

Vous m'engagez, Monsieur, par votre lettre du 19 Avril, à isoler de la masse de mes observations de playes d'armes à feu, les idées qui pourroient faire naitre quelque nouveau dogme en Chirurgie, et utile dans la pratique. Je saisis avec empressement cette occasion, où je puis vous témoigner combien je suis disposé à entretenir une correspondance, à laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'inviter de la part de votre respectable compagnie, et sans m'arreter longtems à l'avant propos j'entrerai d'abord en matiere.

I. Un point des plus difficiles à determiner en Chirurgie me semble a toujours été les cas où dans les playes de tête l'on doit pratiquer l'operation du trepan. Ces playes presentent ordinairement tant de symptomes differens dont on peut tirer des indications et contre indications qui jettent le chirurgien dans une espece d'irresolution, de maniere qu'il fait cette operation dans les cas qui n'en ont pas besoin, qu'il la neglige dans d'autres qui exigeoient ce secours, ou qu'il la fait trop tard, c'est à dire lorsque les symptomes qui en resultent ont déja derangé les fonctions animales et même les vitales. La bizarrerie qui se rencontre dans ces sortes de playes ne doit cependant pas nous decourager, elle doit plutôt nous engager à pousser nos recherches aussi loin que l'esprit de l'homme et les ressorts de l'art puissent s'étendre, pour trouver des vrais et assurés moyens de soulager et guerir ces malades.

J'ai dit dans les reflexions sur les observations I. II. III. IV. que la necessité la plus urgente de trepaner me sembloit être une extravasation du sang sous le crane ou entre les meninges et le cerveau; mais la plus grande difficulté c'est de connoitre par les symptomes, et d'être assuré de l'existence de cette extravasation: parceque selon mon idée fondée sur le mechanisme des parties, toute commotion du cerveau n'est pas suivi immediatement d'extravasation de sang. Si elle suit immediatement le coup, elle se denote assez par les signes primitifs. Mais souvent et même la plupart du tems elle se fait par la suite et successivement: ce qui arrive parceque la commotion ne dechire pas les vaisseaux à un point de laisser ecouler leur fluide dans le moment; mais ces vaisseaux en sont seulement ebranlés, tiraillés, derangés de leur place et perdent par là leur ressort d'une maniere qu'ils ne peuvent plus agir sur les fluides, c'est à dire faire leur reaction ordinaire et necessaire, d'où il resulte que par succession du tems leur diametre se relache, leurs fibres s'etendent, et celles-ci étant poussées par l'action du fluide, qui continuë toujours, au bout de l'elasticité dont elles sont naturellement capables, ces vaisseaux se rompent et laissent ecouler le fluide qu'ils contenoient et qui y aborde. Je n'entre point dans le detail des symptomes qui manifestent cet evenement, je veux seulement parcourir la pratique ordinaire en pareils cas, et en proposer une nouvelle.

N° 6.
ARC59 n°6
Académie nationale de médecine

Presque tous les auteurs nous conseillent dans les playes de tête qu'on soupçonne avoir été suivi de commotion du cerveau, de faire des saignées revulsives et derivatives et d'appliquer un vin chaud aromatique et cephalique sur la tête : mais ils n'ont pas songé à detourner le sang de la partie affectée, ou à empêcher qu'il ne s'y porte en aussi grande et sen si gros volume; au contraire ils ont plutôt attiré le sang vers la partie par la chaleur du defensif qu'ils ordonnent d'y appliquer.

Après des mures reflexions je croir avoir trouvé un moyen de remedier à des extravasations qui se font successivement et de la maniere que j'en ai exposé la théorie, savoir, d'empêcher le sang de se porter en abondance vers la partie affectée, et de diminuër le volume de la quantité qui s'y porte. Je soutiens qu'on pourroit remplir ces deux indications après des saignées suffisantes par l'application des defensifs froids, au lieu de les appliquer chauds. Je m'en vais essayer à prouver mon sentiment theoriquement et fondé sur les observ. I. II.

Depuis un tems immemorable il est en usage d'appliquer un topique froid à l'endroit du corps où l'on a reçu un coup, principalement aux parties dures qui ne sont couvertes que de tegumens. Tout le monde est imbu de cette pratique et les meres en savent si bien profiter, que quand leurs enfans en tombant se sont donné un coup à la tête, elles n'ont rien de plus pressant que d'appliquer un morceau de papier gris plié en plusieurs doubles et imbibé d'eau fraiche à l'endroit où le coup à porté et le serrant avec un mouchoir ou bandeau pour empêcher qu'il ne s'y eleve une bosse et ne s'y fasse une echymose. Les heureux effets de cette pratique ont autorisé son usage sans en savoir la théorie. Peut être même que bien des meres ont empeché par là, qu'il ne se soit formé dans leurs enfans une extravasation de sang dans l'interieur du crane après des pareilles chutes où le cerveau doit naturellement avoir souffert une commotion. D'autres se contentent d'appliquer une lame de couteau ou autre fer plat et tout froid à l'endroit du coup, ce qui ne produit pourtant pas un si bon effet.

Pourquoi les Medecins ordonnent-ils dans des maux de tête violens, ou dans les fievres ardentes où le sang se porte avec impetuosité vers les parties superieures et menace les meninges d'une inflammation prochaine? pourquoi dis-je ordonnent-ils des epithemes froids de mie de pain, vinaigre, sel commun ou nitre, quelques fleurs cephaliques &c. &c. à appliquer au front et sur le pouls? et pourquoi les malades en sentent-ils quelque soulagement tant que ces epithemes sont froids? Les gens de campagne sans avoir etudié la medecine se servent pour cet effet de l'eau du choux salé ou du choux même. Suivant les observations d'un savant Academicien de Paris (a) un malade etant travaillé d'une fievre ardente et en delire demandant avec desir toujours de l'eau fraiche, on la lui donna; il en jetta plusieurs pintes

(a) Mr. Rouelle, nous a conté cette observation dans ses cours particuliers en 1753.

que tenoit la cruche depuis la tête sur tout son corps : le medecin qui le traitoit arrivant dans ce moment ordonna qu'on devoit le laisser ainsi, le malade tomba dans un profond sommeil et en se reveillant il se trouva gueri. Chacun peut faire par lui même l'experience suivante. Lorsqu'on sent mal à la tête, ou que ce mal provient d'un excès en boisson spiritueuse qu'on a fait la veille, il n'a qu'à exposer la tête à un air frais et il se sentira soulagé dans le moment; ceux qui portent le chapeau sur la tête en sentiront un plus prompt effet en se decouvrant. Voyons maintenant si je pourrai approfondir la theorie de ces effets de la fraicheur.

Suivant le principe d'un grand Philosophe : Non datur vacuum : tout est rempli d'air, et si les pierres et les metaux les plus compactes ont des pores et contiennent de l'air, combien d'air ne doit pas contenir l'homme.[2] qui est un corps si poreux que selon les observations de Sanctorius et Levenhok, un grain de millet ou de sable doit couvrir vingt cinq milles pores. Tout cet air est rarefié ou condensé à proportion de la chaleur ou de la fraicheur qui regne dans le corps ou qui l'environne l'air donc qui se trouve dans le sang, en suivant les loix de son ressort doit naturellement en augmenter ou diminuër le volume à proportion qu'il est plus ou moins rarefié ou condensé et qu'il trouve plus ou moins de resistance du dehors.

Pour empecher donc que le sang ne se porte avec rapidité et en abondance vers une partie où les vaisseaux ont perdu leur ressort, il s'agit d'empêcher qu'il ne s'y porte dans sa quantité ordinaire, et de diminuër le volume de la quantité qui s'y porte, en condensant l'air qu'il contient au moins à l'endroit affecté. Mais on me demandera ce que devient le sang qui devoit se porter à la partie dont on tache de la detourner et qu'on le detourne effectivement. Je demande à mon tour ce que devient le sang qui en tems d'hiver ou dans une saison fraiche ne paroit presque point dans les extremités, et qui en tems de chaleur se manifeste par des grosses veines aux bras et aux jambes. Je reponds aux deux questions que les gros vaisseaux dans l'interieur de notre corps sont assez amples pour contenir la quantité restante du sang qui est empêché de se porter dans les parties exterieures; d'ailleurs le coeur et les gros vaisseaux n'envoyant qu'une quantité determinée à ces parties, il n'en peut revenir aussi que la même quantité, dans laquelle on doit reflechir sur la diminution qui en a été faite pour la nutrition et les secretions, de maniere que la quantité de sang contenu dans les gros vaisseaux ne tombe point à charge à l'individu et n'y produit aucun derangement. Plus le sang empêché par la fraicheur de se porter dans sa quantité ordinaire à une partie, une portion s'en detourne par les vaisseaux collateraux à une autre partie où elle trouve moins de resistance.

Si donc dans un coup reçu à la tête qu'on soupçonne avoir été suivi de commotion du cerveau, on veut empêcher la rupture des vaisseaux et l'epanchement de leur fluide, l'on doit diminuër l'abondance du sang, ce qui se fait par les saignées qu'on doit pratiquer plutôt aux bras qu'aux pieds : comme à ces derniers on ne peut faire des saignées qu'en faisant tremper le pied long tems dans l'eau chaude qui rarefie le sang, on ne pourroit les pratiquer que tout au plus aux gens qui ont

[stamp: Académie nationale de médecine]

des gros vaisseaux aux pieds où l'on ne soit pas obligé de laisser tremper le pied long tems dans l'eau chaude. Ensuite on devroit appliquer le topique consistant en un esprit aromatique froid sur la tête et repeter cela plusieurs fois par jour, pour empêcher que le topique ne s'échauffe sur la tête. Pour condenser aussi le sang qui se porte à la tête et diminuër ainsi son volume, on pourroit appliquer aux parties laterales du coup ou du moins du côté malade un eponge ou grosse compresse trempée dans de l'eau nitrée, pour en augmenter la fraicheur, et l'arreter avec un mouchoir, le repeter aussi lorsque cette eau s'est echauffée par la chaleur du corps, ceci pour ne pas fatiguer le chirurgien pourroit être l'office d'un infirmier. La chambre du malade devroit être fort temperée et même plus froide que chaude, afin que la fraicheur empêche en même tems le sang qui se portera à la face; le reste du corps étant couché sous la couverture est suffisant pour attirer et loger le sang qui ne peut pas se porter à la tête comme j'ai deja expliqué plus haut. Le regime doit être reglé selon les circonstances. Le tems, où les symptomes d'une extravasation se manifeste ordinairement, étant expiré, on peut se relacher petit à petit sur ce traitement. Je pense que par cette pratique on donneroit aux vaisseaux ébranlés le tems de reprendre leur diametre et ressort naturel et qu'on obvieroit par là les extravasations et depots qui se font par la suite et successivement. Je fonds mon raisonnement sur les observ. I. II. de mon recueil, en soutenant que le sujet de la premiere devoit en partie sa guerison au froid qu'il a essuyé, et que la chaleur de la saison a contribüé à la mort du sujet de l'obs. II. La difference de quelques années d'age et de la force du coup sont à regarder comme neutres dans l'issuë de l'une et l'autre blessure.

II. J'ai dit dans mon tableau des regles generales des playes en question art. 7. que dans les playes de tête où l'on s'apperçoit par les signes qu'il y a une extravasation dans l'interieur du crane, l'on doit appliquer une couronne de trepan à l'endroit où l'on croit que l'extravasation se trouve; et s'il n'y a point de sang extravasé entre le crane et les meninges, on doit faire une incision cruciale dans ces dernieres, afin que le sang extravasé ou le pus qui s'en forme dans l'interieur ou les anfractuosités du cerveau puisse se porter et gagner une issuë à l'endroit où les meninges ne font point de resistance. S'il n'en paroit point au bout de quelques jours et que les symptomes subsistent il faut faire la même operation au côté opposé. Je crois cette idée nouvelle, car à mon savoir tous les praticiens admettent seulement l'incision cruciale dans les meninges lorsqu'on voit un sang epanché dessous: mais ils n'ont pas fait attention que les symptomes peuvent indiquer le trepan avant que l'epanchement du sang se soit fait, et que celui-ci peut arriver même après l'operation par les vaisseaux tellement engorgés et distendus par le sang qu'ils ne peuvent plus reprendre leur diametre naturel et sont obligés de crever. D'ailleurs cette incision peut empêcher qu'il ne se forme d'extravasation: car je suis porté à croire que les vaisseaux engorgés de sang dans les meninges peuvent produire des symptomes suffisans pour l'indication du trepan. Nous voyons dans les maladies aiguës où le sang se porte en abondance et avec impetuosité à la tête, que les vaisseaux farcis de sang dans les meninges produisent les mêmes symptomes, qui dans un coup ou playe à la tête indiqueroient le trepan: or. l'incision que je

propose de pratiquer feroit une saignée locale, degageroit ces membranes, donneroit issuë au sang y engagé, empecheroit que les vaisseaux ne se crevent et que le sang y contenu ne forme un epanchement ou depot quelque fois dans un endroit eloigné du lieu où l'on a appliqué la couronne du trepan. Si l'on conseille de debrider par une incision cruciale le pericrane inflammé et engorgé de sang, pourquoi voudroit-on se persuader que cette incision ne pourroit produire un aussi bon effet dans les membranes qui tapissent interieurement le crane et qui enveloppent le cerveau avec lequel elles ont une si etroite communication. Je suppose encore que cette incision n'empêche pas qu'il se fasse une extravasation ou qu'il se forme un depot, l'un ~~et~~ l'autre doit naturellement se faire pendant que les meninges sont ouvertes, et l'action du cerveau et le battement de la dure mere, doit porter le fluide epanché à l'endroit où les meninges ne font point de resistance.

Pour prouver mon sentiment je n'ai qu'à en appeller à une operation qu'on pratique souvent dans les embaras du cerveau et de ses enveloppes, c'est la saignée de la veine jugulaire; si cette saignée produit un bon effet dans ce cas comme on l'a souvent remarqué, on doit l'attribuër à la communication que cette veine a avec la dure mere par deux branches dont l'une vient du sinus orbitaire et passant par l'orbite communique avec la veine jugulaire externe anterieure, l'autre sort du sinus lateral et passant par le trou mastoïdien posterieur se degorge dans la veine jugulaire externe posterieure. Mais pour que cette incision cruciale produise l'effet qu'on en doit attendre, il faut que les trois membranes qui composent les meninges soyent coupées, quand même on entailleroit un peu la substance corticale ou cendrée du cerveau.

III. Une pratique nouvelle me semble être aussi l'introduction d'un stilet dans le conduit salivaire de Stenon. Parmi les playes du visage, celles où il y a quelque conduit salivaire coupé sont les plus difficiles à guerir, parceque l'écoulement de la salive est un obstacle à la guerison et souvent ces playes restent fistuleuses. Autrefois on se contenta d'entretenir l'ouverture de la playe dans la bouche et de scarifier les bords de la playe exterieure. Des praticiens modernes ont imaginé de tirer une petite mêche du dehors en dedans pour que la salive puisse couler le long de la mêche dans la bouche, mais ils n'ont pas empêché par là que la salive ne coule aussi à la faveur de cette mêche par en dehors, et ils n'ont pas changé par là la direction du conduit dont on doit tournir l'orifice en dedans, ainsi le succès de cette pratique n'a pas toujours repondu à l'intention.

Pour remedier à ces inconveniens j'ai imaginé sur le sujet de l'obs. VI. la pratique suivante. Après l'avoir pansé le malade avant son coucher lorsqu'il ne prenoit plus d'alimens et qu'il ne parloit plus, je lui ai ordonné de ne point se coucher sur le côté affecté, pour ne pas empêcher que la salive s'amasse dans la glande parotide et son conduit. Pour le pansement du matin je tins prets deux petites sondes d'argent aussi menuës qu'on pût les faire. Après avoir levé l'appareil, je fis mettre un doigt du malade sur l'ouverture interieure, et passant une main sur la glande parotide et pressant un peu le long du trajet du conduit

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE

je remarquai au grand jour le point d'où couloit la salive et après plusieurs essais je reussis d'introduire le stilet que je tenois dans l'autre main dans le conduit de la longueur d'un travers de pouce, avançant et reculant ma sonde je m'assurai qu'elle fut effectivement dans le conduit, d'autant plus que je voyois couler un peu de salive le long de ma sonde. Je fis à cette derniere un angle un peu pointu ou aiguë que je poussai vers l'orifice interne de la playe et pouvant sentir cet angle avec mon doigt dans la bouche, je glissai la pointe de l'autre sonde sur cet angle le long de l'extremité engagée dans le conduit, et m'etant assuré comme à la premiere qu'elle fut reellement dans le conduit je retirai la premiere; je fis une anse en forme d'anneau à l'autre extremité, que je tins affermie par un fil et emplâtre agglutinatif à la commissure des levres du même côté. Je ne veux pas repeter ce que j'ai dit dans mes remarques du regime du malade; mais je ne saurois m'empêcher de repeter que cette operation demande beaucoup de patience de la part du chirurgien, et une grande discretion du côté du malade.

IV. A mon savoir personne n'a été intrigué jusqu'à present de savoir quelles sont les playes avec lezion de poumon qui se guerissent et quelles sont celles dont les blessés ne guerissent pas, ou du moins fort rarement. En raisonnant sur la structure et l'organisme des parties j'ai trouvé que ceux guerissent qui ont été blessés dans le moment de l'inspiration et cela pour deux raisons. 1.) Les côtes étant dans ce moment ecartées les unes des autres, une balle ou autre instrument peut passer entre deux sans frapper sur une côte, ainsi la force du coup qui auroit portée sur la côte ne rejaillit point sur le poumon qui en pourroit souffrir une contusion, d'ailleurs les côtes ayant dans ce moment beaucoup plus d'elasticité que dans le moment d'expiration elles peuvent ceder au coup, même d'une maniere qu'elles ne seront gueres fracturées en ce moment. 2) Le poumon qui dans ce moment est fort etendu, et ses vaisseaux eloignés les uns des autres, une balle ou autre instrument qui y entre ou y passe dans ce moment ne peut pas toucher un si grand nombre de vesicules et peut passer dans l'interstice des vaisseaux sans les blesser. Le malade sentant de la douleur coupe l'inspiration suivante, de maniere que les parois des vesicules dechirées restent rapprochées et que leurs bords se touchent pour ainsi dire. Le sang qui sort du reseau vasculaire qui entoure ces vesicules est en partie porté aux bronches, en partie il est resorbé dans la masse du sang par les vaisseaux resorbans, une autre partie etablit la suppuration et étant lavé par les injections gagne une issuë par la playe du dehors, de façon que les fibres de ces vesicules en s'allongeant petit à petit par une legere suppuration se rencontrent avec les fibres du côté opposite, s'unissent ensemble, la playe se consolide et le poumon est retabli dans son integrité, comme cela est arrivé dans le sujet de l'observ. X. Le contraire arrive dans les playes de poitrine faites dans le moment de l'exspiration, ces blessés perissent ordinairement d'une Pthysie poulmonale, comme cela arriva au sujet de l'observ. XII.

Cette remarque est purement curieuse, mais pour la rendre en même tems utile, je veux entrer dans le detail des effets que l'air peut faire sur les poumons, et j'indiquerai de quelle façon j'ai empeché l'accès de l'air au poumon dans les pansemens des playes de poitrine. Je trouve ceci d'autant plus à propos que je ne me suis pas expliqué assez amplement là dessus dans mon recueil d'observations, et l'on verra que pour le pretendu danger de l'accès de l'air on ne sauroit defendre les injections dans ces playes.

Il est prouvé par des experiences physiques faites par un habile Anatomiste (a) que l'inspiration se fait par le poids de l'air, et qu'une colonne d'air que l'hom̃e inspire à chaque fois fait la même pression qu'une colonne de Mercure de la hauteur de vingt huit pieds (b). Si l'on ouvre donc une playe de poitrine la colonne d'air qui y entre fait cette même pression et rend l'inspiration difficile; neanmoins la colonne d'air qui descend par la trachée artere est superieure à celle qui entre dans la playe par l'air qui est encore contenu dans le poumon cet air en passant par la bouche et la trachée artere est rarefié et se melant ensuite avec l'air contenu dans le poumon acquiert une qualité convenable à la nature de ce viscere, au lieu que l'air qui entre par la playe est trop brut, grossier, et offense le poumon. Si l'on ouvre les deux playes à la fois (je suppose une playe à deux ouvertures) les deux colonnes d'air qui y entrent pressent le poumon par leur poids d'une maniere que la colonne qui descend par la trachée artere ne sauroit etendre le poumon, par consequent la respiration ne se fait point et le malade doit etouffer, plusieurs observations ont constaté cette verité, et le celebre Anatomiste cité en a fait l'experience sur des animaux.

Pour empêcher ces mauvais effets qui peuvent resulter de l'action de l'air sur le poumon, je me suis pris dans les pansemens des playes de poitrine de la maniere suivante.

Après avoir fait arranger tout ce qu'il me falloit pour le pansement, j'ai defait le bandage en tirant le bourdonnet de l'ouverture je la bouchai dans le même instant avec un peloton de charpie que je tenois dans l'autre main. Pour faire sortir la matiere epanchée ou l'injection du dernier pansement je donnai au malade une position que tout le fluide qui pouvoit etre contenu dans la capacité de la poitrine devoit naturellement en suivant la pente se porter à l'endroit de l'ouverture, que je tenois bouchée pendant tout ce tems là. Jugeant que toute la matiere pouvoit être amassée proche l'ouverture je levai le peloton susdit, de maniere que le fluide qui ecouloit bouchoit dans ce moment l'ouverture et aussitôt qu'il cessa de couler je remis le peloton. Puis je passai le bout de la seringue remplie d'une injection tiede à côté du peloton et j'injectai à petits coups de piston pour ne pas irriter le poumon par la force du jet. Ayant porté de cette façon la quantité d'injection que je jugeai convenable, j'ai fait tenir le peloton par un aide, et le faisant lever par un de ses côtés, j'ai fourré à mesure qu'on le levoit un bourdonnet chargé d'un digestif rendu balsamique par le beaume de Perou et attaché à un fil dans l'ouverture de maniere que je puis assurer que dans ce pansement jamais la vingtieme partie de l'ouverture n'a pu être libre, et que j'ai evité les inconveniens qui pouvoient resulter de l'accès de l'air

(a) mr. Ferrein dans ses cours publics au jardin du Roi en 1753.

(b)

[stamp: Académie Nationale de Médecine]

Mais on me demandera peut etre de quelle utilité sont ces injections et si leur usage est necessaire aussi dans les playes de poitrine où il n'y a pas lézion de poumon. Je reponds que ces injections sont capables de delayer le sang caillé et epanché dans la capacité de la poitrine, ainsi que la matiere qui decoule de la lezion du poumon et préparer ces fluides à ecouler avec plus de facilité par la playe. En outre ces injections étant faites des herbes vulneraires et balsamiques et tenuës d'un pansement à l'autre dans la poitrine laissent evaporer leur esprit et vertu balsamique qui se repand dans la poitrine, anime et donne du ressort au poumon, delaye la matiere qui decoule de sa lezion, come j'ai déjà dit, et empêchent son acreté. Elles peuvent même etre utiles quand il n'y auroit pas lezion de poumon, car les parties meurtrises de la pleuvre ne peuvent se degager que par la suppuration, laquelle se fait en dedans comme en dehors, par consequent la matiere ainsi que le fluide des vaisseaux rompus dans la pleuvre se portant en dedans s'y epaississent par la chaleur naturelle, cet amas qui souvent est trop grand pour pouvoir être resorbé doit être regardé comme un corps etrangert auquel on doit procurer une sortie, ce qu'on ne peut pas mieux faire que par les injections.

V. Parmi les regles que les praticiens ont etabli il y en a une qui dit: qu'il vaut mieux dans une maladie mortelle employer un remede incertain que d'abandonner le malade à une mort certaine: ainsi il peut se trouver en chirurgie des cas où il est permis de sortir de bornes des preceptes généraux; ce que j'ai fait dans ma pratique à l'occasion de la blessure du sujet de l'obs. XXXI. Il n'étoit dans ce tems là, ni même jusqu'à present parvenu à ma connoissance que quelque auteur ait recommandé d'employer des emolliens et des astringens dans un même cas et sur une même partie, neanmoins je l'ai fait sur le sujet de l'observ. susdite, étant conduit par le raisonnement suivant. J'ai regardé la lézion des ligamens de cette articulation et les esquilles des os fracassés comme l'origine et le siege des symptomes, et la rapidité avec laquelle le bras étoit gonflé à une grosseur si enorme rendoit l'amputation ordinaire et même celle à lambeaux impraticable et douteuse. Donc pour adoucir la tension et le picotement des ligamens, j'ai fait appliquer des cataplasmes anodins et emolliens autour de l'articulation pour accelerer la suppuration et enlever les esquilles. Mais comme il y avoit à craindre que le reste du bras ne tombât en gangrène avant que la suppuration puisse degager l'articulation, je jugeai à propos d'employer des fomentations antiseptiques au dessus et au dessous l'articulation. Mon intention étoit de donner par là du ressort aux vaisseaux et de les mettre en etat de continuër leurs fonction, aussi le succès y a repondu

Comme l'usage du Quinquina ne fut dans ce tems pas encore connu pour les maladies qui menacent de gangrène, je me suis servi d'une decoction des especes nommées dans le dispensatoire de Vienne: Species pro decocto nigro: dont on se servoit avec succès dans les armées de l'imperatrice reine

on en faisoit la fomentation avec deux tiers de vin ou de vinaigre et un tier d'eau de chaux, quelquefois on y ajoûtoit aussi dans le moment de l'application de l'eau de vie camphrée. Ces especes ont eu le nom susdit parceque la decoction qu'on en fait est presque noire: n'ayant pas le dispensatoire de Vienne à main, je donne ici la composition de ces especes suivant le dispensatoire de Stutgard: Rad. Tormentill. ℥iß.
Hb. Sabin. Rutæ hortens. Scord. Salviæ, Absinth. Fol. Quercus aa ℥ij
Cort. Granat. Gallar. Turcicar. aa ℥iiß Alum. crud. ℥iv Vitriol. virid. ℥ij
Viridis æris, Tartar. rubr. crud. aa ℥j. Misce. suivant celui de Vienne il y entre aussi de l'Asse foetide, de Myrrhe et de la Litharge.

C'est sur cette observation que j'ai etabli la 21me regle, dans mon tableau des regles generales sur les playes d'armes à feu, et je soutiens que cette pratique, quoiqu'elle paroisse nouvelle et paradoxe peut toujours produire un bon effet en pareils cas: la précaution qu'il y a à prendre c'est qu'il ne faut point préparer les cataplasmes avec du lait, qui s'aigriroit par l'attouchement de cette decoction et produiroit alors un effet contraire. Les cataplasmes faits avec une decoction d'herbes emollientes, graines de lin, graisses, huiles, oignons &c. &c. y conviennent mieux.

Etant sur le chapitre des playes d'articulations, je crois que sans prevention ma methode de panser les playes où il y a ecoulement de Synovie merite quelque attention et j'en ai vu les bons effets sur plusieurs mais principalement sur le sujet de l'observ. LIV. et c'est sur elle que j'ai fondé la XXVIIme de mes regles generales.

VI. L'usage indiscret des poudres temperantes composées de sels moyens doit être entierement proscrit dans les playes d'armes à feu, on doit même employer avec précaution le Nitre dans les potions et apozemes: combien de fois n'est il arrivé que les chirurgiens ont accusé les blessés d'intemperance lorsque ces derniers étoient travaillés de cours de ventre, tandis qu'il provenoit de l'usage immoderé du Nitre. Je n'en dirai pas davantage ici, en ayant assez dit dans la premiere section de mes remarques et dans la XXXIVme des regles generales.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à ajoûter à mon recueil d'observations que votre savante compagnie a si gracieusement accueilli; je serois charmé si vous vouliez lui faire agréer ce memoire en forme de lettre pour la joindre au recueil, et si dans mes raisonnemens je n'ai pas rencontré juste en tout point, elle louera du moins mon zéle et mon courage.

J'ai l'honneur d'etre avec une parfaite consideration

Monsieur

à Altkirch en haute Alsace
le 28 Juin 1765.

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE

votre très humble et très obeissant serviteur
Pietsch
demonstrateur en Anatomie et en Chirurgie

Apostille.

J'ai prononcé le 12 Nov. 1764. dans mon amphitheatre un discours de l'origine, du progres et de la division de la medecine, pour lequel j'avois invité le Clergé, les Magistrats et notables bourgeois de cette ville. L'amour propre me faisant croire que ce discours ne deplairoit pas aux chirurgiens de Paris, je l'ai envoyé dans le mois de Janvier dernier par la voye de mr. Boullanger à l'auteur du mercure de France en le priant de l'inserer dans le mercure. Comme il n'y a dans cette contrée qu'une seule personne à une lieuë d'ici qui fait venir le mercure, je n'ai pu savoir jusqu'à present si ce discours y a été imprimé ou non. Je vous prie prie, Monsieur, de vous en informer, et de retirer mon manuscrit en cas que le dit auteur n'en ait pas fait usage. Je serois fort flatté si vous jugiez ce discours digne d'etre lu dans une de vos seances particulieres et qu'il put meriter une approbation de votre compagnie, que je vous prie de m'octroyer, elle mettroit le comble à l'approbation avantageuse que mr. Guerin, premier medecin de l'hopital militaire de Strasbourg et Substitut de l'inspecteur general m'en a deja donné, et elle ouvriroit dans ce païs certains esprits bouchés pour les arts et les sciences.

Il y avoit dans ces païs un homme aveugle qui mandioit son pain, j'ai reconnu que ce fut par deux cataracter que je lui proposai d'operer gratis pour cet effet j'ai demandé et obtenu du Magistrat un lit pour lui dans l'hopital de cette ville. Le 10 Maij qu'il devoit venir l'occuper il a abandoné sa femme et sa chaumiere et il a pris la route de Paris avec un petit bâtard de 10 à 11 ans qui le mène. Vous me feriez plaisir si vous jugiez à propos de donner le designement ci-joint à la police pour le faire mettre à Bizêtre en cas qu'on le trouve dans Paris, c'est un service que vous rendriez au public des aumônes duquel ce gueux s'est rendu indigne par son evasion, et par laquelle il me prive de la satisfaction de tenter une nouvelle operation de la cataracte, pour laquelle j'avois fait faire exprès des instrumens, et il me prive du plaisir de vous envoyer un memoire de cette operation en cas qu'elle m'eût reussie. Il ne convient pas d'eluder ainsi les bontés des enfans d'Esculape.

C'est un homme de 5 pieds 6 pouces, agé de 34 ou 35 ans, ayant les cheveux et les soucils blonds, un front large, les yeux bleux, les jouës enfoncés et au reste fort maigre. Il s'appelle Heinrich (Henri) Koenigshir il a demeuré à Nieder Spaebach proche Altxirch.

Ayez la bonté d'envoyer la reponse dont vous m'honorerez à mr. Boullanger, Marchand papetier ruë S. Severin fauxbourg S. Germain qui doit m'envoyer dans le commencement de Juillet un paquet avec la medaille que mr. Morand lui aura remis. Mandez moi en même tems, s'il vous plait, si les associés de l'academie peuvent concourir pour les prix, et envoyez moi les programmes et autres choses interassantes en chirurgie. Je vis ici comme en Laponie où il ne vient que par hazard un rayon de lumiere du phoebus qui eclaire les esprits de l'univers.

Vale, me ama, meaque tuere!